

L'Hôtel des Mystères.

De Guillaume Moraine



Personnages :

Le nouveau

Le filou

L'homme

L'espion

Le vieux

Le général

Le directeur

Le médecin

L'infirmière

Tableau 1

Un homme entre, en manteau, une valise à la main, peut-être un chapeau. Il arrive de l'extérieur, il y faisait sans doute froid. Il avance sur scène, et regarde partout. Il attend et cherche quelqu'un. Il a l'attitude de quelqu'un qui attend qu'on vienne le servir. Il n'ose pas poser sa valise.

Le nouveau : *(appelant à la ronde, il attend une réponse à chaque fois)* Il y a quelqu'un ? Oh ! Bonjour ! Il y a du client ici !

(Pour lui-même) Qu'est-ce que c'est que cette histoire... Il n'y a personne, ici ? Quel drôle d'endroit.

(À la ronde) Hey, s'il vous plaît ! Je voudrais une chambre ! Si ça ne dérange personne ! Je suis un client très riche !

(Pour lui-même) Pas croyable... Personne, j'ai l'impression que c'est abandonné. Ça me donne des frissons.

(À la ronde) Je vais m'en aller si c'est ça ! Je vais aller dans un autre hôtel ! Vous allez perdre un client !

Il s'apprête à sortir, en faisant de faux pas bruyants, pour attirer l'attention.

A l'avant-scène, un homme sort d'une coulisse et avance lentement. Il traverse la scène sans s'arrêter.

L'homme : *(il se parle à lui-même et n'entend rien autour)* ... Et de toute façon, c'est toujours la même chose, il n'y en a pas un auquel on puisse faire confiance, pas un qui soit un ami, ou au moins qui fasse semblant d'en être un. Après tout ce n'est pas si difficile, on se fiche d'avoir des amis, on s'en fiche complètement, le tout c'est d'avoir des connaissances...

Le nouveau : *(s'approche de l'homme)* Ah bonjour, monsieur, excusez-moi, mais je ne comprends pas très bien...

L'homme : *(qui n'entend rien, et ne s'arrête que pour regarder quelque chose par terre, ou au plafond)* ... Oui, oui, oui, des connaissances, comme des voisins en somme. Des gens à qui on puisse demander des services, tondre la pelouse, nous dépanner en sucre ou en farine...

Le nouveau : Vous m'entendez ? Ecoutez, je voudrais une chambre, mais j'ai l'impression que personne ne travaille dans cet hôtel.

L'homme : ... Et avec la farine, eh bien on peut faire des gâteaux, de bon gros gâteaux avec du chocolat dedans. Oh que c'est bon le chocolat...

Le nouveau : Monsieur, écoutez-moi ! Vous faites partie du personnel ?

Au fond scène, les fous entrent ensemble en poussant devant eux l'équipe de direction. Quand ils le voient, ils reculent immédiatement en coulisse.

Le nouveau s'est retourné en entendant du bruit. Mais il ne voit personne, il va un peu fond-scène pour vérifier. L'homme en profite pour terminer son trajet et sortir en coulisse.

Le nouveau se retourne à nouveau.

Le nouveau : Monsieur ! (*L'homme a disparu*) Mais où est-il passé ? C'est une blague !

Au fond-scène : des fous passent la tête, pour l'épier. Tout d'un coup l'un d'entre eux est jeté sur scène. Il s'approche du nouveau, tout sourire. Les autres vont profiter de leur conversation pour faire passer un par un les membres de l'équipe de direction de l'autre côté de la scène.

Le filou : Eh bien, bonjour monsieur ! Comment allez-vous ? Il fait sacrément beau n'est-ce pas ! Et pourtant ce n'est pas du tout la saison, ah ma bonne dame !

Le nouveau (surpris) : Pardon ! Oh bon sang... vous m'avez fait une de ces peurs,

Le filou : Oups ! Désolé, mon vieux. Sinon ça va ?

Le nouveau : Eh bien, je vais bien, merci. Vous faites partie du personnel de l'hôtel ?

Le filou : Oh non, surtout pas ! Oulala ! Il ne manquerait plus que ça !! Fait pas bon être dans le personnel, ces temps-ci... mais ce n'est que mon avis. Il y en a qui aiment bien...

A l'arrière, un fou a fait passer un membre de l'équipe, il repasse dans l'autre sens, le nouveau se retourne alors. Le fou du fond le salue.

Le nouveau : Oh bonjour, monsieur ! Mais donc, vous ne connaissez personne dans l'hôtel ?

Le filou : Si ! Je connais tout le monde. Mais j'ai d'assez mauvaises relations avec le personnel. Ils me trouvent caractériel et désagréable, et je le leur rends bien.

Le nouveau : Vous êtes depuis longtemps à l'hôtel ?

Le filou : C'est un peu mon second chez moi, quand je ne sais pas très bien quel est le premier ! (*le nouveau ne comprend pas la phrase*) Oui je suis là depuis longtemps.

Au fond même jeu.

Le nouveau : Oui, bonjour à vous aussi ! Ils sont drôlement polis !

Le filou : Et vous, vous comptez rester longtemps parmi nous ?

Le nouveau : Je ne sais pas encore. Mon séjour va être très court si personne ne vient me servir.

Le filou : Bien sûr. Vous seriez mieux dans une chambre, une belle chambre, avec des rideaux. Et des barreaux aux fenêtres.

Au fond même jeu.

Le nouveau : Oui, monsieur, bonjour bonjour ! Une politesse pareille, c'est un peu énervant.

Le filou : On s'y fait à la longue. Vous vous y ferez vous aussi.

Le nouveau : Je vais sans doute repartir dans quelques minutes.

Le filou : Ah oui ?

(Au fond, un fou sort la tête et fait de grand signe de dénégation au filou)

Le filou : oh ben non, non non ! Il ne faut pas, monsieur !

Le nouveau : AH bon ? Et pourquoi donc ?

Le filou *il s'enflamme* : eh bien, parce que ... parce que... parce qu'il y a une volière dans le voisinage, une immense volière avec des milliers d'oiseaux... et le propriétaire n'aime pas les oiseaux. Il a pris une volière juste pour pouvoir les martyriser. Alors toute la journée il prend un grand bâton et il frappe comme ça sur les grilles de la volière, et les oiseaux ça les rend dingue ! Et une fois que le soir arrive, il ouvre les grilles, et les oiseaux sont tellement énervés qu'ils attaquent tout, tout tout ! Et après ils retournent tranquillement dans leur volière. Et là ça va justement être l'heure où il ouvre les grilles. Donc non non non, il ne vaut mieux pas que vous partiez maintenant !

Au fond, même jeu.

Le nouveau : Oui, oui ! *(au filou)* Et bien dites-donc...

Le filou : Oui. Attendez demain, plutôt.
(Un fou lui fait signe au fond. De revenir.)

Le filou : Bon, eh bien ce n'est pas tout ça, il faut que j'y aille, ravi d'avoir eu cette conversation avec vous ! Bonne soirée ! *(il sort)*

Le nouveau : Mais, et ma chambre...

(L'homme qui ne voit ni n'entend repasse dans l'autre sens.)

L'homme : ... et avec le chocolat, ce qu'il y a de bien, c'est que tout le monde aime ça, et on peut faire un grand nombre de connaissances avec du chocolat, je suis sûr que si je me posais au milieu de la rue avec un gros tas de chocolat, j'aurais plein de connaissances qui viendraient en manger, plein, et des chats aussi, des chiens, et des écureuils, des ratons-laveurs, et des taupes...

(Le nouveau le regarde passer jusqu'à sa sortie. Puis il soupire, récupère sa valise. Et sort de l'autre côté)

Le nouveau : Bon, eh bien il va falloir que je me débrouille.

(Il sort.)

Tableau 2

Le nouveau est sorti, deux fous, l'espion et le vieux, entrent chacun de leur côté, ils se regardent et se jaugent, comme s'ils se trouvaient dangereux, ils agissent en miroir l'un de l'autre. C'est une sorte de rituel de reconnaissance entre eux. Puis ils s'approchent et se serrent les mains. Ils avancent sur le devant de la scène.

L'espion : Alors, dis-moi, le vieux, tu en penses quoi ? Moi je crains que cette poudrière nous explose à la figure sous peu.

Le vieux : ça me fait peur, moi, très peur, je suis très craintif de nature, c'est vrai, mais là on va quand même très loin. C'est pas bon, pas bon du tout. On va se faire mal. Et j'ai peur d'avoir mal. Avoir mal, c'est ce qui me fait le plus peur.

L'espion : doucement, le vieux, ils ne vont pas nous torturer quand même.

Le vieux : Tu es jeune, l'espion, tu ne sais pas à quel point les gens peuvent être mauvais ! On peut s'entretuer pour une voiture rayée ! Alors là... J'aurais préféré ne pas en arriver là. Vraiment.

L'espion : Tu dramatises tout, on a fait du mal à personne pour l'instant, tout n'est pas joué !

Le vieux : Tu ne sens pas les choses comme moi je les sens. On serait tellement mieux dans une jolie prairie, avec des oiseaux qui chantent, le soleil qui nous réchaufferait doucement la peau.

L'espion : On s'ennuierait ! Moi j'aime l'action, j'aime que ça bouge, je ne veux pas de l'ennui, de la solitude ! Je ne veux pas être seul avec moi ! Et avec d'autres : ça bouge, on parle, on agit... on ne se laisse pas faire ! Beaucoup plus forts, qu'on est ! Beaucoup plus !

Le vieux : Ne t'en fais pas, va, ça va bouger. On a un nouveau venu. Et l'arrivée d'un étranger remet tout sur la table. C'est un électron libre, on ne sait rien de lui.

L'espion : Il est client de l'hôtel, maintenant, comme nous. Il devrait comprendre notre position et se ranger dans notre camp.

Le vieux : Oui, mais il ne les a pas subis aussi longtemps que nous. Les draps sales, les petits déjeuners qui arrivent froids, quand ils arrivent... le personnel désagréable... Le repas servi en une demi-heure ! Moi qui dois mâcher longtemps avant d'avaler... C'était l'usine.

L'espion : Je sais tout ça, le vieux. Ce n'est pas la peine de me le rappeler. Si on l'explique bien au nouveau, il le comprendra.

Le vieux : Et s'il ne le comprend pas ?

*(L'espion fait un geste évasif, qui peut tout vouloir dire : jusqu'au pire.)
(Le filou revient alors.)*

Le filou : J'ai suivi le nouveau, il s'est installé dans une chambre du deuxième étage. Il a un peu râlé sur l'état des murs et le manque de décoration. Mais sinon il a l'air de vouloir rester. Qu'est-ce qu'on fait ?

L'espion : On sait pas. Il faudrait qu'il soit de notre côté. Il pourrait être encore plus radical que nous, il pourrait dire que le mieux c'est de brûler l'hôtel, pour leur montrer à tous que ce n'est pas une façon de traiter ses clients ! Il pourrait vouloir qu'on les pendre ! Ici et maintenant ! Il pourrait... il pourrait... *(Il s'arrête pour reprendre son souffle)*

Le vieux : Le risque, sinon, c'est qu'il s'enfuit et aille nous dénoncer. Ça me fait un petit peu peur. A cause de la douleur.

Le filou : Il ne faut pas se leurrer, on va vite entendre parler des autorités. On ne fait pas ce qu'on fait ici, sans que ça n'éveille quelques soupçons à l'extérieur.

Le vieux : Alors, que faire ?

Le filou : D'abord, il faudrait lui poser la question, directement ! Pour savoir ce qu'il a dans la tête !

Le vieux : Oh non, surtout pas ! Imagine qu'il dise non, imagine qu'il prenne ses grands airs et qu'il dise : « je vais de ce pas vous dénoncer aux autorités ! », ou pire, il dit oui ! Et en fait il pense non ! Et il continue à nous faire croire que c'est oui ! Et la nuit il fait « non » et il vient nous tuer dans notre sommeil ! 0000h j'ai peur j'ai peur j'ai peur !

Le filou : Ola ! Calme le vieux ! Tu t'enflames ! On n'en est pas là ! Et on pourra toujours le surveiller !

L'espion : Moi je le surveillerais, sûr, il fera pas un pas sans que je sois derrière lui, à faire semblant de rien, et à siffloter...

Le filou : Le général devrait revenir avec lui, dans à peu près... trois, deux, un... maintenant.

(Le général et le nouveau entrent sur la scène, le nouveau est abasourdi par ce qu'il entend, le général est en grande explication de ses victoires.)

Le général : Eh bien, oui, mon cher monsieur ! Alors qu'ils étaient tous là, devant moi, prêts à charger la colline, moi seul, avec quelques soldats qui m'étaient restés fidèles. Eh bien nous l'avons tenue, notre position, il n'y a pas un soldat ennemi qui a pu se vanter d'avoir mis le pied au sommet de notre colline ! Pas un ! Ah c'était la belle époque !

Le nouveau : Vous m'impressionnez, général, j'ignorais qu'on avait encore des guerres en cours, de nos jours.

Le général : Et beaucoup plus que vous le pensez ! On ne vous dit pas tout !

Le vieux : Ah ça c'est sûr, on ne nous dit pas tout, ce monde est plein de cruauté... de mensonges, de secrets perfides.

Le filou : Salut le nouveau ! Alors, tu t'es bien installé ?

Le nouveau : Très bien, merci. Le général m'a raconté quelques uns de ses exploits, impressionnant !

Le filou : Il en a vécu pour plusieurs vies, notre général !

Le général : Allons, filou ! Tu me flattes ! Mais passons aux choses sérieuses. Toi, le nouveau, nous avons organisé ce conseil de guerre pour te soumettre à une question cruciale. Et ta réponse sera déterminante pour la suite de notre conflit ! Cet hôtel est un champ de bataille, un territoire hostile ! Nous devons connaître tes intentions pour déterminer notre stratégie !

Le nouveau : Là, je dois avouer, j'ai un peu de mal à vous suivre...

(Les fous se sont placés autour de lui, en arc de cercle. Le nouveau reste plus ou moins face au public, en position d'interrogatoire.)

L'espion : Ce n'est pas dur, pourtant, qu'es-tu prêt à sacrifier pour ta liberté ?

Le vieux : As-tu peur de la douleur ? Rêves-tu de prairies vertes et parfumées, avec des oiseaux ?

Le filou : Allons, ne le paniquez pas ! Voici la situation, le nouveau. Mon général ! *(le général, se met au garde à vous)* Au rapport !

Le général : L'endroit était calme, l'hôtel chaleureux, un accueil des plus recommandables ! Puis peu à peu le service s'est dégradé. Nous avons senti une baisse de l'enthousiasme du personnel à accomplir ses devoirs ; les draps n'étaient plus aussi souvent lavés ; les petits déjeuners, moins copieux et servis froids ; les sourires plus rares ; les conversations inexistantes. Le client alors n'était plus roi ! il nous a fallu appliquer une contre offensive dans l'urgence, et pratiquer la sanction !

Le nouveau : Quoi ? Quoi ? Qu'est-ce qu'il raconte ?

L'espion : Dites-moi, le nouveau, vous êtes ici de votre plein gré ?

Le nouveau : Evidemment ! Quelle drôle d'idée !

Le vieux : Eh, bien, vu la qualité du personnel de service, nous avons l'impression, quant à nous, d'être retenus de force ici. D'où notre action.

Le nouveau : Mais quelle action ?

L'espion : C'est l'action qui décide de tout ! Même en agissant mal, le fait d'agir procure plus de résultat que le fait de rester assis ! Ça c'est sûr de sûr !

Le nouveau : Mais quelle action ?

Le vieux : C'est à partir d'une action qu'on peut fuir, qu'on peut se protéger ! Rester debout à recevoir des coups, c'est stupide ! Hein mon général ?

Le nouveau : Mais quelle action ?

Le général : Et ces actions ont le pouvoir de changer le monde !

Le nouveau : mais quelle action, bon sang !

(L'homme tout d'un coup réapparaît et traverse de nouveau la scène, les autres le regardent passer.)

L'homme : D'abord on sert l'apéritif, c'est une obligation parce que ça délie les langues. Ça rend à l'aise, on peut même le servir ailleurs qu'à la table du repas, bah oui c'est bien mieux. Une fois à table, on est détendu. Parce que quand même, une table mise, ça a quelque chose de froid et d'impersonnel, c'est pas vivant, les couverts bien rangés, les assiettes propres, les verres vides. Il vaut mieux être un peu pompette pour être à l'aise à une table bien mise ! Ya que les gens bizarres pour aimer les tables bien mises... moi ça me donne envie de tout salir, de mélanger les couverts, de vider l'eau sur la nappe...

(Il ressort)

Le filou : *(au nouveau)* Qu'est-ce que tu disais ?

Le nouveau : De quelle action, bon sang de bonsoir, êtes-vous en train de parler ?

(Ils regardent tous par terre, un peu coupables.)

Le nouveau : j'attends !

Le filou : *(au vieux et à l'espion)* allez-y...

(Le vieux et l'espion retournent en coulisse, chercher l'équipe de direction.)

Le général : Tu sais, mon gars, dans un conflit, on est parfois amenés à prendre des décisions difficiles pour le bien de tous. Il ne faut pas avoir d'états d'âme, en période de guerre. C'est dur, mais c'est le devoir d'un chef !

Le nouveau montrant le Général : Qu'est-ce qu'il dit, encore, là ?

Le filou : Nous avons décidé de retenir la direction de cet hôtel en otage, pour faire entendre nos revendications.

Le nouveau : Vous avez fait quoi ???

(L'espion et le vieux reviennent sur scène, avec le directeur, le médecin et l'infirmière, ligotés et bâillonnés, ils viennent les poser à l'avant-scène, assis dos les uns aux autres. Presque aux pieds du nouveau.)

L'espion : On leur a montré qui c'est les plus forts !

Le vieux : Et j'espère que c'est nous, parce que sinon, ça va faire très mal, très très mal...

Le nouveau : Mais vous êtes fous !

(Le personnel de direction, au mot de « fou » essaient d'attirer son attention en « mm mm ! » bruyants)

Le nouveau : Si ça vous déplaît autant, ici, pourquoi ne pas simplement changer d'hôtel !?

L'espion : Ils nous en empêchent, ce sont des serpents ! Nous sommes obligés de rester enfermés ici ! Ils ont bloqués les portes, et jeté la clef ! Et la police ne va pas tarder à arriver !

Le nouveau : Oh ! Et s'ils ont bloqués les portes, comment je suis entré, moi ?

L'espion : On peut entrer ici, et sans aucune difficulté ! Ça les arrange, même ! Mais c'est en sortir qui est compliqué !

Le nouveau : On va voir ça !

(Il court à la coulisse fond scène et sort. Les autres attendent, tranquillement. Le nouveau fini par revenir.)

Le nouveau : C'est fermé.

Le vieux : Et voilà, vous êtes bloqués avec nous !

Le général : Dans le même bateau ! Nous sommes dans le même bateau !

Le filou : Alors, qu'est-ce que tu en penses !?

Le nouveau : Ce que je pense de quoi ?

Le filou : Tu es avec nous, ou avec eux ?

Le nouveau (*soudain très inquiet*) : Euhh... Et qu'est-ce que je risque ?

(Ils regardent l'équipe, puis le regardent, lui, menaçants)

Le nouveau : Eh bien, euh... oui, je suis avec vous bien sûr. Après tout, si les draps ne sont pas propres, c'est inadmissible !

Le vieux : Il commence à comprendre ! Hourra !

Le filou : Bon très bien, nous on doit faire le tour de l'hôtel, pour vérifier les ouvertures, et chercher la clef des portes d'entrée ! Toi tu ne connais pas les lieux, alors tu vas te rendre utile en jetant un œil sur eux, d'accord ? S'il y en a un qui cherche à s'enfuir tu nous appelles. Tu as bien compris ?

Le nouveau : ça devrait aller...

Le général: Soldats! *(ils se mettent tous au garde à vous)* En mission de reconnaissance !

Tous *(sauf le nouveau)* : Oui Général !

(Et ils courent tous dans différentes coulisses.)

Tableau 3

(Le nouveau est seul, avec l'équipe de direction, ligotée et bâillonnée, au sol. il est un peu perdu, ne sait pas quoi faire. Il fait les cent pas. Les otages le regardent, inquiets, ils cherchent à suivre ses mouvements.)

(Le nouveau se rend compte qu'ils le suivent du regard, alors il joue à les faire bouger, comme un marionnettiste. Puis il en a vite assez)

Le début de la conversation : le nouveau parle tout seul, les otages discutent entre eux ou lui répondent avec les « mm mm ».

Le nouveau : Bonjour... *(mm mm « bonjour »)*

Ça va bien ? *(mm mm « ça pourrait aller mieux »)*

Oui, oui, je sais... je ... voilà, je suis désolé de ce qui vous arrive... *(mm mm « allons ce n'est pas votre faute »)*

Attendez, je vais vous aider. *(Il les réinstalle un peu, les redresse. Mm mm « merci beaucoup »)*

Oh mais je vous en prie. Ce serait plus simple pour parler, si vous n'aviez pas ces bâillons, non ? *(mm mm « oh oui ! Alors ça c'est sûr ! »)*

Je veux bien vous les enlever, mais il faut me promettre de ne pas crier... *(mm mm « c'est promis ! C'est promis ! »)*

Très bien.

(Le nouveau leur enlève leurs bâillons. Ils toussent et reniflent, comme s'ils étaient restés des heures comme ça, ils bougent leurs mâchoires, pour les réhabituer.)

Directeur *(criant presque)* : Oh, bon sang, ce que ça fait du bien ! J'avais un mal fou à respirer ! Merci beaucoup, monsieur.

Le nouveau : Moins fort, moins fort !

(Le nouveau va se poster au sol dans un coin de la scène. Il les écoute et les regarde, mais ne sait pas du tout comment réagir.)

Le médecin : Moins fort, monsieur le directeur ! Ils pourraient revenir.

Directeur : Oups, pardon c'est vrai.

Infirmière : s'il vous plaît, monsieur, libérez-nous ! vite ! Vous ne savez pas de quoi ils sont capables ! Et ça fait deux heures que j'ai envie de faire pipi !

Directeur : Oh oui, monsieur, je vous en prie. Vous voyez bien que ce qu'ils font est injuste ! Nous ne leur avons jamais voulu de mal, nous avons toujours cherché à prendre soin de ... nos clients, et voyez comme ils nous traitent.

Le médecin : Nous ne comprenons même pas ce qu'ils nous reprochent ! Si encore on les avait volés, si on en avait tué quelques uns dans leur sommeil ! Je comprendrais leur... rancune. Mais là, rien, on s'est toujours comporté comme leur propre mère !

Directeur : Oui, enfin, peut-être pas comme leur mère. Parce que vu leur comportement, j'aimerais pas les connaître, leurs mères !

Infirmière : Vous jugez sans savoir, monsieur le directeur ! C'est trop facile de dire que c'est la faute des mamans !

Directeur : Oui eh bien, c'est pas parce que c'est facile que c'est forcément faux.

Le médecin : Quoi qu'il en soit, ce n'est pas une question de famille ! Il y a que nous sommes séquestrés contre notre gré dans cet établissement...

L'infirmière et le directeur : Dans cet hôtel !

Le médecin : Oui. Dans cet hôtel. On est retenu de force, et ce n'est pas correct ! Même de la part de clients ! Et d'abord, qu'est-ce que c'est que cette histoire de drap sales et de petits déjeuners servis froids ?

L'infirmière : Alors ça ce n'est pas ma faute !

Le médecin et le directeur : Nous n'avons pas dit ça !

L'infirmière : Oui, mais vous l'avez pensé très fort, je vous connais : « oh, cette pauvre Josie, toujours les deux pieds dans le même sabot ! Pas fichue de retenir deux consignes à la fois ! » Eh bien là, non. J'ai toujours fait comme il fallait !
Mais comme monsieur le directeur a cru bon de nous débarrasser de cette chère Henriette, je me retrouve à faire le travail pour deux ! Et à un moment, ben je peux pas aller plus vite que la musique, moi !

Le médecin : Vous avez licencié Henriette ? Mais pourquoi ?

Le directeur : Elle volait des petites cuillères ! Je l'ai prise sur le fait !

Le médecin et l'infirmière : Des petites cuillères ???

Le directeur : Oh ça va ! Je sais que ce n'est pas grave, mais dans un ... *(regard au nouveau)* hôtel comme le notre, nous avons besoin d'avoir une totale confiance en nos collaborateurs ! Après l'avoir surprise, avec ces petites cuillères à la main, je ne pouvais plus avoir confiance en elle. Qu'est-ce que ça aurait pu être, la prochaine fois ?

Le médecin : Des louches ?

L'infirmière : Des ronds de serviettes ?

Le directeur : Ne vous moquez pas de moi ! La confiance est in-dis-pen-sable !

L'infirmière : Eh donc, à cause d'une petite cuillère, nous sommes retenus en otages par une bande de fous furieux ?

Le médecin : Nous avons déjà vu des choses plus étranges dans cet hôtel...

Le directeur : mais rarement aussi désespérante ! Ils ont l'air vraiment remontés, ce coup-ci ! Vous avez vu comme l'espion vous regarde ? Ce sale petit curieux !

Le médecin : J'ai l'impression qu'il imagine la meilleure façon de me découper en morceaux...

L'infirmière : tout à l'heure, le général a proposé de tous nous faire fusiller...

(Ils se regardent, soudain très inquiets)

Le médecin : Il n'y a pas d'armes, ici.

Le directeur : Je ne suis pas sûr que ce genre de chose les arrête.

(Ils se regardent à nouveau. Très très inquiets.)

L'infirmière (au nouveau) : Et vous monsieur, vous avez l'air raisonnable ! Vous voyez bien qu'on est en danger ! Vous êtes dans l'obligation morale de nous venir en aide !

Le médecin : Ne vous embêtez pas, Josie, c'est un client lui aussi ! Il ne doit pas voir plus loin que le bout de son petit déjeuner, ou de ses draps ! Il est de leur côté !

Le directeur : Je le connais, celui-ci, il est arrivé aujourd'hui. Il n'est pas comme eux, je pense qu'on peut lui faire confiance.

Le médecin : On ne peut faire confiance à aucun d'eux.

Le nouveau : Comment saviez-vous que je devais arriver aujourd'hui ?

L'infirmière : Si on lui fait pas confiance, on reste ligotés ici à attendre que le général monte un tribunal militaire ! Si on lui fait confiance, allez savoir ! Ça nous laisse au moins un espoir !

Le nouveau : Comment saviez-vous que je devais arriver aujourd'hui ?

Le directeur : Un espoir, c'est déjà ça...

Le nouveau (*criant*) : Comment saviez-vous que je devais arriver aujourd'hui !

Tous les trois : Moins fort, moins fort !

Le nouveau (*chuchotant*) : comment saviez-vous que je devais arriver aujourd'hui...

Le directeur : Votre arrivée a été annoncée depuis très longtemps par les grands oracles de l'hôtel, les étoiles ont parlé. Votre destin peut désormais s'accomplir ici !

Le nouveau : hein ?

(Le médecin et l'infirmière regardent le directeur, atterrés.)

Le médecin : N'impoorte quoi...

L'infirmière : Vous n'êtes pas bien, de raconter des bêtises pareilles ?

Le directeur : Je cherche à entrer dans son délire.

Le nouveau : Mais vous êtes tous complètement dingue, ici !

Le directeur : Eh bien, justement, non ! Pas tous !

Le nouveau : Que voulez-vous dire ?

Le médecin : Il veut dire que nous sommes sain d'esprit ! Mais prendre en otage toute l'équipe de direction d'un hôtel... Vous trouvez ça normal ?

Le nouveau : Eh bien, j'ai vu les chambres... Les draps n'étaient pas changés, aucune décoration sur les murs, de la moisissure au plafond... et puis des barreaux aux fenêtres... Si on reste trop longtemps avec un service pareil, je comprends que l'on s'énerve...

Infirmière : De là à nous séquestrer, quand même !

Directeur : C'est quand même un peu extrême, pour un petit déjeuner froid...

Le nouveau : Je sais pas...

(Le nouveau est très perturbé)

Le médecin : Et la police ne va pas tarder à arriver, vous êtes nouveau, ici, et vous allez être traité comme les autres ! Ce ne serait pas très juste...

Le nouveau : Je ne sais pas...

Infirmière : Nous promettons de ne rien leur dire ! Aidez-nous, et nous leur dirons que vous n'étiez pas avec eux !

Le nouveau : Je ne sais paaaaass...

Le directeur : Décidez-vous, la police arrive ! Les autres vont passer un mauvais quart d'heure !

Le nouveau : Ils ne vont pas faire de mal à de simples clients d'un hôtel ! Arrêtez, allons !

Le médecin : Des clients, non. Mais des patients...

Le nouveau : Quoi ?

(L'homme entre, il commence en parlant tout seul.)

L'homme : Et puis le dessert, généralement, il ne faut pas qu'il soit trop lourd, parce qu'après un bon repas, on a plus faim, c'est toujours comme ça... et en plus on ne veut vexer personne, alors on mange le dessert de toute façon... et si on a déjà plus faim eh bien bonjour les cauchemars...

(Il s'arrête, et regarde le nouveau en train de discuter avec l'équipe, ils se regardent un instant, l'homme les voit.)

L'homme : Excusez-moi, docteur, est-ce que vous croyez que vous allez bientôt nous redonner des pilules ? Parce que je me sens pas très bien...

Le nouveau : Docteur ?

Médecin : Vous savez bien, Lucien, que je ne peux rien faire pour vous tant que je suis attaché ici ! Libérez-moi, et je verrai ce que je peux faire.

L'homme : Oh, ça je ne peux pas, docteur. Le filou m'a bien dit qu'il m'en voudrait, si je vous aidais... et je ne veux pas qu'il m'en veuille. Et l'espion est de plus en plus nerveux... Vous savez comme il est quand il est nerveux...

Médecin : Je sais bien, Lucien, je sais bien...

L'homme : *(il reprend sa marche)* Avec un dessert léger, les gens restent contents, ils ne font pas de cauchemar, mais des jolis rêves, c'est mieux, des jolis rêves...

(Il sort)

(...)

Pour connaître la fin de cette aventure, demandez moi, je vous l'envoie aussitôt ! 😊